

# LE CHÂTEAU DE MA MÈRE

DE YVES ROBERT

## FICHE TECHNIQUE

FRANCE - 1990 - 1h38

Réalisateur :  
Yves Robert d'après  
*Souvenirs d'enfance* de Marcel  
Pagnol

Musique :  
Vladimir Cosma

Interprètes :  
Philippe Caubère  
Nathalie Roussel  
Didier Pain  
Therèse Liotard  
Julien Ciamaca  
Jean Carmet  
Jean Rochefort  
Georges Wilson



**SYNOPSIS** | A nouveau en vacances à La Treille, Marcel y retrouve son ami Lili. Un jour ses pas lui font rencontrer une gamine de son âge, égarée. Cette Isabelle est la fille du hobereau Loïs de Montmajour, poète et journaliste. Fasciné, Marcel se laisse entraîner dans de drôles de jeux dont l'humiliation déplaît fortement à son père, qui lui interdit de revoir la petite pimbêche. Celle-ci et sa famille affichent en fait un niveau de vie et des prétentions sans commune mesure avec la réalité de leur quotidien. Marcel en nourrit, du coup, une énorme déception et se jure que les filles valent bien moins que "ses" collines ! Les voyages à La Treille sont longs et épuisants : trois heures de marche dans un sens et dans l'autre. Bénéficiant désormais de la possibilité de s'y rendre tous les week-ends, les Pagnol ont la chance de trouver sur leur chemin un ancien élève de Joseph, Bouzigue. Employé à l'entretien du canal, celui-ci leur confie les clés des propriétés situées sur les berges, ce qui raccourcit leur itinéraire de près des deux tiers. Les va et vient s'effectuent sans problème, jusqu'au jour où une porte est cadenassée...



## CE QU'EN DIT LA PRESSE

Deuxième volet de l'adaptation des *Souvenirs d'enfance* de Marcel Pagnol, **Le château de ma mère** se démarque du premier, **La gloire de mon père**, par un récit plus alerte et la présence d'éléments cocasses et parfois truculents propres à révéler davantage l'aptitude d'Yves Robert à camper des figures hors du commun. De Bouzigue, le "piqueur" du canal, aux trois ganaches incarnées par les trois "guest-stars" de l'épisode (Carmet, Rochefort, Wilson), c'est non sans malice et jubilation que s'animent les protagonistes de cette illustration somme toute bien académique. (...)

G. Ct.

*Saison Cinématographique 90*

**Le Château de ma mère**, est, on le sait, la suite de **La Gloire de mon père** dans les souvenirs de jeunesse de Marcel Pagnol et le deuxième volet du dyptique réalisé par Yves Robert. Chère Provence du début du siècle avec Marseille, le soleil, l'arrière-pays des collines et cette famille unie dans un calme bonheur. La chronique continue. Tante Rose et oncle Jules s'effacent mais arrivent de nouveaux personnages, et, toujours, la voix de Jean-Pierre Darras vient nous remuer le cœur, tant elle ressemble à celle de Pagnol, avec cet accent piqué de saveur méridionale, de chaleur, que ni la gloire, ni la vie à Paris n'avaient ternies, effacées. Marcel Pagnol est là, quelque part, dans

le film, et plus présent, en somme, que dans le premier car le ton a changé, et vire, sur la fin, à la nostalgie et à l'émotion.

Ici, c'est très important, Augustine devient le personnage central. La couturière, épouse de l'instituteur qui tenait son ménage et s'occupait des marmots, atteint sans rien perdre de sa simplicité, de sa générosité, de son dévouement, et de sa tendresse, le rang de figure emblématique. Marcel, bon élève, prépare le concours des bourses, mais éprouve l'envie dévorante de retourner dans les collines de ses vacances. Un Noël, à ce mas de la campagne, se réveille, chez Augustine, le même désir, et cette bonne épouse, cette bonne mère, va soudain tout faire pour que son mari et sa nichée, Marcel en premier lieu, retrouvent le mas chaque fin de semaine. Elle invente le week-end. Mais, la route à faire à pied est longue, après le terminus du tramway, et fatigante à porter les paquets, plus la fillette dernière-née. Augustine a beau donner l'exemple, galvaniser les énergies, les heures passées à marcher réduisent le plaisir.

Un parfum d'aventure et de clandestinité

C'est alors que surgit Bouzigue (Philippe Uchan), type de fonctionnaire de la Belle Epoque qui pourrait venir enrichir la galerie des santons de Provence. Bouzigue est chargé de surveiller un canal qui longe une suite de châteaux avec jardins dont il pos-

sède les clefs. Il sait comment les faire communiquer. Il sait que la dernière ouvre sur le village où se rend la famille. Passer par là, c'est gagner deux heures, à l'aller comme au retour. Oui, mais c'est défendu. Qu'importe, dit Bouzigue, on ne voit jamais personne. Et il prête une clé à la famille Pagnol. C'est à partir de là que le film change de ton et qu'Augustine entre, avec les siens, dans l'illégalité. A la première traversée clandestine, on s'amuse des précautions, de l'attitude de ces gens qui se fauillent entre buissons et parterres, le long du canal, en évitant de regarder les châteaux aux fenêtres aveugles. Et puis, quelque chose de nouveau s'insinue dans le récit et dans la mise en scène d'Yves Robert : un parfum d'aventure et de clandestinité, un rappel des contes où des enchanteurs et des Bêtes surgissent de demeures mystérieuses pour réclamer le châtiment. L'admirable est que, à répéter les situations, Yves Robert, loin de lasser l'attention, la renforce. Sous les yeux de son fils aîné, Augustine devient la belle dame tremblante des contes de fées. Même si, en fin de compte, c'est Joseph qui risque le plus à cause d'un gardien de propriété ivrogne et accompagné d'un chien, sorte de magicien plus ridicule que redoutable (Jean Carmet), Augustine semble emplir l'écran. Elle est la Princesse, la Dame à la licorne... Mais le dernier château est celui de la peur et, lorsque cesse la hantise du trajet interdit, lorsque tout revient dans le monde pro-



saïque Augustine doit transmettre à Marcel son imagination. Si tous les interprètes sont attachants, Nathalie Roussel, ici, se transfigure. La fin - brusque avancée dans le temps, rebondissement dans l'histoire du Château - est belle, filmée avec tant de délicatesse qu'elle fait pleurer doucement, en hommage à Augustine disparue. A la mère toujours regrettée, comme l'a si bien compris Yves Robert.

Jacques Siclier  
*Dossier de presse*

## ENTRETIEN AVEC YVES ROBERT

*Jacques Nerson : Je crois, Yves Robert, que vous rêviez depuis des années de tourner **La gloire de mon père** et **Le château de ma mère**.*

Yves Robert : C'est vrai, j'ai une passion pour ces souvenirs d'enfance. Peut-être parce que j'ai été moi-même, comme Pagnol, un enfant ébloui de bonheur. Je savais qu'il fallait profiter de ce moment privilégié, qu'il s'achèverait un jour. Et puis ce texte est magnifique, généreux, jamais mièvre. "Je n'ai aucun mérite, blaguait Pagnol, je n'écris que des dictées !" En 1963, je suis allé le trouver. Depuis que j'avais monté *Topaze*, nous nous connaissions un peu. Comme je lui demandais de m'accorder les droits de ses mémoires, il me dit : "Yves, je me les réserve, ce sera mon dernier film." J'ai d'ailleurs lu quelques pages de lui, intitulées "version filmique". Il avait ajouté : "il faut

que je fasse vite ! Si ça continue comme ça, Jacqueline, ma femme sera bientôt plus âgée que ma mère". Je sais que, par la suite, il avait envisagé de tourner son film avec Géraldine Chaplin... Dès cette époque, il me semblait évident que si quelqu'un d'autre que Pagnol tournait ses souvenirs d'enfance, ce serait moi. En 1972-73, je suis revenu à la charge, avec Alain Poiré, et cette fois Pagnol n'a pas dit non. Ni oui ni non. Puis il est mort. Et ses héritiers, Jacqueline, sa veuve, et René, son petit frère, ont longuement hésité avant de nous donner les droits.

*J.N. : Qu'est-ce qui les retenait ?*

Y.R. : La pudeur, je pense.

*J.N. : Et qu'est-ce qui les a décidés ?*

Y.R. : Je crois que le succès des films de Claude Berri, **Jean de Florette** et **Manon des sources**, dont Alain Poiré était déjà le producteur, les y a préparés. Il y a un an et demi, presque deux, Poiré me dit : "Si on essayait une dernière fois ? As-tu des projets ?" J'en avais, oui. Je voulais réaliser pour la télévision **Le sang noir** de Louis Guilloux ; nous en avons fait l'adaptation avec Bertrand Poirot-Delpech. Nous avons aussi en préparation une dramatique sur Beaumarchais. Alain m'a rappelé : "Si on fait les Pagnol, tu arrêtes tout ?" J'ai répondu : "Tout et tout de suite. Je passe cet après-midi à ton bureau..."

*J.N. : Contrairement à Claude*

*Berri, vous avez choisi de n'engager aucune vedette. Pourquoi ?*

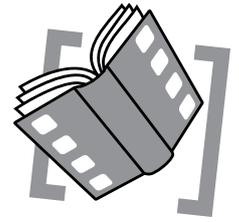
Y.R. : D'abord, il me fallait des acteurs qui aient vraiment l'accent provençal (je dis bien provençal, pas marseillais !). D'autre part, j'avais devant moi les photos de Joseph, Augustine, Rose et Jules et leurs physiques n'évoquaient aucun acteur connu. Enfin, je ne souhaitais pas avoir des acteurs trop célèbres, cela aurait nui à la crédibilité de l'histoire ; il ne fallait pas que le public les reconnaisse. En 1963, j'avais, il est vrai, songé à engager Marie-José Nat, Pierre Mondy et Catherine Rouvel, qui est Marseillaise, mais ils n'étaient pas aussi connus qu'aujourd'hui. Cependant, je dois avouer qu'avant d'engager Philippe Caubère pour le rôle de Joseph, nous sommes entrés en pourparlers avec Daniel Auteuil. Mais il venait de jouer Ugolin avec Claude Berri et nous a répondu qu'il avait peur de se voir enfermé dans des personnages de Pagnol. Après quoi, j'ai été désireux de connaître Philippe Caubère, dont j'avais vu les spectacles extraordinaires. J'ai appris qu'il était Marseillais. Je lui avais déjà proposé un rôle autrefois. Il avait refusé. Cette fois, je l'ai abordé à pas de loup, je ne l'ai pas rencontré tout de suite, j'ai commencé par lui porter le scénario, accompagné d'un petit mot. Vous savez, j'ai aussi cherché des acteurs avec qui j'avais des raisons de passer quatre ou cinq mois. C'était un très long tournage ! Et j'ai gardé du théâtre la notion de troupe. Ainsi j'ai tourné



**CINÉMA[s]  
LE FRANCE**

8 rue de la Valse 42100 Saint-Étienne

Le centre de Documentation du Cinéma[s] Le France, qui produit cette fiche, est ouvert au public du lundi au jeudi de 9h à 12h et de 14h30 à 17h30 et le vendredi de 9h à 11h45 et accessible en ligne sur [www.abc-lefrance.com](http://www.abc-lefrance.com)



Contact : Gilbert Castellino, Tél : 04 77 32 61 26  
[g.castellino@abc-lefrance.com](mailto:g.castellino@abc-lefrance.com)

avec Jean Rochefort sept films de suite : parce que, outre son talent magnifique, c'est un homme que j'aime.

*J.N. : Votre expérience personnelle d'acteur vous aide-t-elle à diriger les autres ?*

Y.R. : La direction d'acteur, c'est un mot qui me fait plutôt rire. Ce qu'il faut, c'est aider non pas à jouer, mais à jouir.

*J.N. : Les rôles principaux de **La gloire de mon père** et **Le château de ma mère** sont en réalité tenus par des enfants. Comment les avez-vous recrutés ?*

Y.R. : Ce qui est primordial avec les enfants, c'est de savoir s'ils ont de l'oreille. Je m'amusais à leur chanter la gamme de Debussy et à leur demander de la reprendre après moi pour savoir s'ils repéraient bien les demi-tons. L'important, c'est l'aptitude au mimétisme, pour pouvoir donner la bécquée. Et aussi leur pouvoir d'imagination. Il y a eu, avec l'aide des instituteurs de Marseille, une première sélection sur photos. J'ai dû en voir quinze cents ou deux mille. J'en ai conservé environ deux cent cinquante. Les enfants retenus ont alors été interviewés au magnétoscope, en gros plan. J'en ai gardé quatre vingts. J'ai alors loué, à Marseille, un théâtre de poche, et j'ai organisé par groupe de dix des séances de mime et d'improvisation.

*J.N. : Peut-on, en paraphrasant Cocteau, dire que tous les enfants sont des acteurs ?*

Y.R. : Je ne pense pas. Ni acteurs, ni poètes. Tous les enfants ont le sens du jeu, mais ils n'ont pas forcément celui du spectacle. Il faut trouver le chemin pour les y amener. (...)

*J.N. : Que pensez-vous de Pagnol cinéaste ?*

Y.R. : Je suis partagé. Ebloui par ses scénarios, pas toujours par ses distributions. J'admire son culot. Il a été le premier à sortir la caméra du studio pour tourner en extérieur. Bien avant les Italiens, il avait inventé le néo-réalisme.

*J.N. : Vous reconnaissez-vous des maîtres ?*

Y.R. : S'il fallait me trouver une petite place, je me situerais entre Renoir pour son désordre organisé et René Clair pour sa plastique. Ce même René Clair qui m'a dit un jour : "Vous voulez faire des films d'humour ? Vous ne serez jamais reconnu !"

*J.N. : Pensez-vous remplir une mission ?*

Y.R. : La même que tous les gens de spectacle : distraire. Mais par le haut, jamais par le bas.

*Dossier de presse*

## FILMOGRAPHIE

Longs métrages :

<b>Les hommes ne pensent qu'à ça</b>	1953
<b>Ni vu, ni connu</b>	1957
<b>Signé Arsène Lupin</b>	1959
<b>La famille Fenouillard</b>	1960
<b>La guerre des boutons</b>	1961
<b>Bébert et l'omnibus</b>	1963
<b>Les copains</b>	1964
<b>Monnaie de singe</b>	1965
<b>Alexandre le bienheureux</b>	1967
<b>Clérambard</b>	1969
<b>Le grand blond avec une chaussure noire</b>	1972
<b>Salut l'artiste</b>	1973
<b>Le retour du grand blond</b>	1975
<b>Un éléphant, ça trompe énormément</b>	1976
<b>Nous irons tous au paradis</b>	1978
<b>Courage fuyons</b>	1979
<b>Le jumeau</b>	1984
<b>La gloire de mon père</b>	1990
<b>Le château de ma mère</b>	
<b>Le bal des casse-pieds</b>	1992
<b>Montparnasse-Pondichéry</b>	1993

## Documents disponibles au France

Revue de presse importante  
Positif n°358  
Cahiers du cinéma n°437  
Revue du cinéma n°465  
Saison cinématographique 1990